

Jean-Pierre Brisset ou le triomphe (prévu pour 1945) de la “ vraie ” langue et des “ hommes de bonne volonté ”

Marc Decimo

► **To cite this version:**

Marc Decimo. Jean-Pierre Brisset ou le triomphe (prévu pour 1945) de la “ vraie ” langue et des “ hommes de bonne volonté ”. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2005, Uglössies, pp.111-122. halshs-01504136

HAL Id: halshs-01504136

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01504136>

Submitted on 2 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre Brisset ou le triomphe (prévu pour 1945) de la « vraie » langue et des « hommes de bonne volonté »

MARC DECIMO,
Université d'Orléans

« Nous savons que ce ne sera qu'en 1945 que l'ère de paix, de justice et de liberté du royaume de Dieu sera véritablement commencée. La septième coupe donne le signal de la destruction de toutes les religions et de tous les actes religieux animaux ou visibles ».

Les Prophéties accomplies. (Daniel et l'Apocalypse), 1906, « La septième coupe »¹.

Quand l'utopie se fait prophétie et que l'irruption de cette ère nouvelle est calculée et datée, c'est là, remarque Raymond Queneau, que, « comme tant d'autres, Brisset se goure ». Les « actes religieux animaux ou visibles » n'ont en effet pas disparu l'année d'Hiroshima et de Nagasaki et la tant désirée fraternité humaine n'est point alors advenue². « (Tout de même, ajoutait Queneau, 1945... c'est une date)... Mais quoi ?, du moment qu'il a vu le problème : [« Chacun se contentera d'être homme et nul n'acceptera d'être un homme supérieur »], on peut bien excuser Brisset de s'être trompé sur la date de la solution »³.

« En attendant la victoire complète », Brisset tient le compte des coups de semonces. L'accomplissement de l'idéal divin passe par des étapes significatives. L'histoire a un sens surdéterminé et la tectonique des plaques aussi. La série des grands tremblements de terre d'Ischia (le 28 juillet 1883) et de Krakatoa (le 27 août 1883), « un si grand tremblement, qu'il n'y en eût jamais de pareil depuis qu'il y a des hommes sur la terre (chapitre 16-18 [de l'Apocalypse]) »⁴, sont autant de

1. Dans Jean-Pierre Brisset, *Œuvres complètes*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », p. 1060-1061. Toutes les références à venir sont tirées de cette édition.

2. *Les Prophéties accomplies. (Daniel et l'Apocalypse)*, [1906], p. 920.

3. R. Queneau, [avril 1956], « La Théologie génétique de Jean-Pierre Brisset », *Bizarre* n°IV, repris dans Marc Décimo, 2001 : *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », p. 579-587.

4. *Le Mystère de Dieu est accompli*, [1890], p. 513.

messages, parmi d'autres, que Dieu a lancés à Brisset. Celui-ci a désormais pour charge de les consigner dans ses ouvrages. Ils annoncent l'anéantissement de Rome : la destruction de cette ville marque l'entrée définitive dans l'ère de « justice et de paix ». « Les choses que les sept tonnerres ont dites n'ont point été écrites, puisqu'elles devaient nous être révélées personnellement pour notre force, à nous, et nous avons attendu les tremblements de terre avec la conviction qu'ils se renouvelleraient chaque année et ne se termineront que par la destruction de Rome. Les hommes n'en auraient d'ailleurs pas compris le sens, et ceux à qui nous en avons parlé, se sont plutôt retirés de nous qu'ils ne nous ont encouragé dans notre œuvre »⁵. Le pouvoir de la « petite corne » (l'infaillibilité papale, le dogme, la prétention au pouvoir temporel, l'exhibition de tout signe distinctif dont on tire avantage ou gloire) doit donc être définitivement aboli. L'état utopique repose avant tout sur une définition négative du monde.

Brisset tient le compte des événements qui figurent au calendrier de Dieu comme autant d'étapes décisives. Ces progrès sont scrupuleusement consignés. Après le retrait de la garnison française en septembre 1870, est notamment signalée l'entrée des troupes italiennes dans Rome, qui devient la capitale du royaume d'Italie. La papauté est alors dépouillée de ce qui lui restait de souveraineté temporelle. Le pape n'a plus le pouvoir de chef d'Etat qu'il exerçait sur les territoires qui relevaient de lui. En juillet 1871, Thiers ne combat pas l'unité italienne et le roi d'Italie se considère comme indépendant de la puissance spirituelle, désormais démarqué du « captif du Vatican ». Cette date marque donc bien la fin du pouvoir temporel, la fin du pouvoir de « la petite corne », la fin de la bête apocalyptique, la fin de « l'abomination de la désolation » et le début d'une ère nouvelle⁶. Les desseins de Dieu ne sont plus si impénétrables, puisque celui-ci se manifeste en se ménageant un prophète assidu, un intermédiaire pour initier ce bas-monde aux étapes de sa parousie. Le passage obligé de la vulgarisation divine correspond aux diverses révélations, desquelles procèdent les ouvrages de Brisset, des textes éminemment didactiques qui, tout en dénonçant en quoi le monde est mal fait et en vantant les progrès accomplis, donnent l'occasion au lecteur de pouvoir construire un monde meilleur. Pour parvenir à cet état d'apothéose, Dieu, *via* Jean-Pierre Brisset, préconise la maîtrise de la parole et du geste. Ce n'est pas le monde qui change mais le point de vue qu'on s'en fait à travers les mots. Brisset s'assimile. Alors à

5. *Ibidem*, p. 513.

6. *Les Prophéties accomplies...*, p. 927-933.

son tour le lecteur, s'il admet les lois et thèses défendues et, surtout, s'il pratique les divers exercices, le lecteur peut devenir un relais. Il peut se dire : « *ai lu* », élu⁷ et propager lui aussi la « grande nouvelle »⁸. Un « simple » jeu de mots montre combien la question linguistique est centrale.

Pour Brisset, il faut définitivement séparer les langues *mortes* des langues *vivantes*. Cette terminologie fautive et métaphorique, héritée de Schleicher, fait indice. Pour être dites « mortes » (alors qu'il s'agit en fait d'un *état de langue* dépassé), toutes les langues dites « anciennes » (latin, grec, hébreu, sanskrit...) sont ravalées au rang du volapük (alors fort à la mode). C'est dénoncer ces « langues » comme artificielles. Elles apparaissent à Brisset comme un code secret, une manipulation, « une œuvre d'hommes », « un argot de voleurs et de brigands » ou de prêtres (sont en cause les hiéroglyphes de l'Égypte), conçu pour écarter le peuple⁹. Pensées non naturelles, ces « langues » sont alors le plus sûr moyen d'oppresser le peuple. Imposer de composer en latin ou en grec est une épreuve efficace pour éliminer la plupart des petits patoisants (Brisset est natif de l'Orne).

L'inanité des thèses ici présentées du point de vue de l'histoire des langues a pour visée de supprimer la place hégémonique qu'occupent encore les cultures latine et grecque dans la politique, la religion, l'État et l'école au tournant du XIX^e et du XX^e siècles. Elles représentent un carcan dont il faut pour Brisset impérieusement s'évader. S'en libérer, c'est donc laisser le champ libre à la langue « vivante », à la vie, – et non à la langue « morte » et au pouvoir exercé par l'autre, toujours senti comme mortifère. Il faut en somme se débarrasser définitivement de cette langue de l'autre qui, pour n'être plus parlée, ne *vous* parle pas. Ainsi Dieu libère-t-il la parole intérieure : la parole = la Parole et l'esprit = l'Esprit. Cette langue dont il faut maintenant acquérir la « maîtrise » n'est ni le latin, ni celle réservée aux doctes et aux savants mais bien l'état synchronique de la langue, celle dont dispose quasi « naturellement » le peuple et notamment le fils de pauvres journaliers normands, un humble, un « ignorant »¹⁰, qui a été militaire, maître-nageur, professeur libre d'italien, d'allemand et de français puis commissaire de surveillance

7. *Le Mystère de Dieu est accompli*, p. 584.

8. *La Grande Nouvelle* est le titre d'un journal délivré le 1^{er} janvier 1900 par Brisset pour annoncer la publication de *La Science de Dieu ou la création de l'homme*, p. 633-695. En fac similé, 1986, Collège de Pataphysique, collection Maramoutéenne.

9. *Grammaire logique* (1883), « Le latin est un langage artificiel », p. 434-444 ; « Il n'y a pas eu de langue romane », p. 445-552.

10. *Les Prophéties accomplies...*, p. 983.

administrative aux Chemins de fer¹¹. La négation de toute étape diachronique (« Le latin est un langage artificiel », « Il n'y a pas eu de langue romane »), ouvre sur une prédilection farouche pour l'état synchronique de la langue : elle coïncide du point de vue scientifique avec un intérêt croissant pour la dialectologie (Jules Gilliéron), la phonétique (l'abbé Rousselot et Paul Passy) et l'argotologie (située du côté de la sémantique bréalienne, cette dernière développée par Marcel Schwob et Georges Guieysse).

L'enthousiasme de Brisset est donc bien une question de vie ou de mort. Lorsque le poids mort de l'histoire et de la tradition écrase, lorsque le fardeau d'un long apprentissage a les apparences d'une erreur fatale, lorsqu'une norme s'exerce à présent, *ça s'échappe*.

La langue *vivante* se décompose en deux parts : la surface, propre à la communication vulgaire (généralement définie par une grammaire et un dictionnaire de langue) et le double fonds dans lequel on ne pénètre que si l'on dispose de la clef. Le sens qu'on attribue *généralement* au signifiant est laissé en arrière plan. Le sens n'est pas tout ! Le signifiant se doit d'être augmenté d'un univers supplémentaire qui se surajoute au phénomène social que constitue ordinairement le signifié. Une signification nouvelle doit apparaître. En ces temps où, précisément, se constitue la linguistique (essentiellement le comparatisme) comme recherche et comme discipline, où l'enseignement de la langue française a quelque motif pédagogique-politique (les lois Ferry sont contemporaines), se joue ici pour Brisset la possibilité de faire paraître la « vraie » nature cratylienne, – batracienne de la langue, qui a de quoi laisser coi. D'organiser les mots en force discursive motivante. Dieu s'accapare un prophète et génère *l'écrit* de même que le sexe prit les grenouilles dans des souffrances effroyables à l'aube de l'humanité et provoqua *les cris*. Si cette langue fondamentale surgit de façon désordonnée dans les dernières pages de la *Grammaire logique* après les premières révélations de 1883, il faut attendre 1889 (Révolution à ne confondre avec aucune autre) pour que Dieu introduise un peu d'ordre dans ses papiers et dans l'esprit de son porte-parole. Alors consent-il à lui dévoiler la série de l'holorime à répétition : « Les dents, la bouche », « Les dents, là, bouchent », « Les dents la bouchent », « L'aidant la bouche », « Lait dans la bouche », « Laid dans la bouche », etc.¹², – *sa* grammaire –, avant de lui dicter *son* dictionnaire inachevé (et inachevable), le *Dictionnaire analytique complet*.

11. Sur sa vie : Marc Décimo, [1986], *Jean-Pierre Brisset, Prince des Penseurs*, Paris : Ramsay, repris dans *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, Dijon : Les Presses du Réel, « l'écart absolu », 2001, p. 9-161.

12. *Le Mystère de Dieu...*, p. 529-530.

Par le biais de l'homophonie ou de la paronymie, ladite « loi » ou « clef de la Parole » permet de poser un principe d'équivalence : tout signifiant en vaut un autre. Jouer (laisser la liberté d'associer) devient le plus sûr moyen de (re)trouver le double sens originel contenu par les mots, permet d'atteindre la langue fondamentale, qui a coaquee chose à voir avec les grenouilles. Ainsi « Quoi ? » laisse-t-il entendre « Coa ? » (et réciproquement). L'importance extraordinaire des révélations faites en janvier et juin 1883, 1889, 1907 et 1913 à Jean-Pierre Brisset en ce qui concerne l'histoire phylogénétique de l'espèce humaine et la paléontologie linguistique, s'efface finalement devant ce fait : le lecteur doit en prendre conscience, le plus méprisé des moyens discursifs parmi la gent savante et lettrée – la patiente et sévère pratique du jeu de mots – n'est plus un jeu.

Il n'est pas indifférent que le procédé de la révélation choisi par Dieu soit considéré par la plupart des contemporains comme un moyen trivial. En dépit de son utilisation par Jésus : « Pierre, sur cette pierre, je bâtirai mon église » – citation que Brisset ne manque pas de rappeler –, l'usage du calembour n'est pas du tout jugé honorable ; il passe même pour inepte au code de ce qui fait alors Littérature. Il convient pour Brisset d'ignorer tout usage moral de la langue, tout poids social et symbolique, toute histoire, toute tradition, toute étymologie partagée.

Par exemple, dans *Le Mystère de Dieu est accompli*, Brisset fait porter au « noble » drapeau une péjoration en affirmant qu'il ne renvoie pas à la « patrie », dont il est devenu synonyme entre 1870 et 1914¹³. Comme Rémy de Gourmont, Brisset dissocie l'idée de drapeau et l'idée de patrie, « invinciblement associées : les deux mots se disent même l'un pour l'autre »¹⁴. Brisset ne renvoie pas davantage à une acception étymologique, plus neutre, « pièce de drap » (ce qui sans être faux serait inexact dans la conscience linguistique de son temps), mais il accentue l'injure faite aux patriotes en attribuant à « drapeau » le sens de « chiffon ». Jarry se montre dans la *Revue blanche* du 15 avril 1902 tout aussi impertinent en écrivant « drapaud ». « Drapaud », graphié « -aud », charge « drapeau » d'une valeur supplémentaire que lui confère l'association de « crapaud ». « Drapaud » et « crapaud » donnent maintenant quelque chose à voir ensemble. À l'évidence, de même, « chiffon » et « drapeau » ont des traits en commun et ces points communs pourraient laisser penser que deux éléments disparates ne sont finalement pas si éloignés. Le caractère rigide de la stricte définition lexicale est assoupli.

13. *Le Mystère de Dieu est accompli*, p. 564-566.

14. R. de Gourmont, [1899], *La culture des idées*, Paris : Mercure de France, 1926, p. 104-105.

Les mots prêt-à-parler et les formes prêtes à l'emploi sont cousus selon la logique des points communs, liés par des analogies, la logique de la « grammaire logique » selon Brisset. La construction de la réalité nouvelle passe par un jeu sur la valeur du signe. On abolit la valeur emblématique, symbolique du signe. Le noble drapeau devient chiffon : « Un chiffon est honorable comme chiffon, il sert à essuyer ou à faire du papier, mais un noble drapeau, – une bande qu'on peut montrer aux yeux est en abomination devant l'Éternel – ». On saute d'une valeur à une autre, péjorative, en établissant une motivation nouvelle. La définition du signe « drapeau » se rapproche de celle du « chiffon », parce qu'elle comporte la mention « pièce de drap sur laquelle sont ajoutés des motifs ou des bandes colorées horizontales, verticales, etc. ». Elle s'éloigne de la valeur idéologique selon laquelle le drapeau représente la « patrie », le père, ce pour quoi on tue et on est tué, dénoncé comme une abomination par Brisset (il a quelques motifs personnels pour en arriver là. Résultat : le drapeau est honorable comme chiffon. Ou, pour Jarry, comme crapaud. Cette attention recentrée sur le support (le chiffon) permet d'introduire l'idée forcée de péjoration. Brisset dissout cette trajectoire qui, dans le symbole, accroche au support un savoir métaphorique. En faisant retour sur la matérialité de l'objet, il désire de façon catégorique défonctionnaliser l'objet. C'est pour lui exprimer le désir inconscient d'un retour à la neutralité : on ne se bat pas pour un chiffon tandis qu'on se bat pour un drapeau ; mais, dire d'un drapeau que c'est un chiffon est un affront que les patriotes, les pères, apprécient à sa juste valeur. En attaquant la valeur linguistique, c'est-à-dire la valeur sociale, le sens, Brisset refuse d'adhérer à l'interprétation sociale qui fait percevoir le drapeau (une pièce de drap avec des motifs colorés) comme autre chose qu'une pièce de drap. En défonctionnalisant le drapeau, Brisset supprime le symbole de ce qui fut sa raison de vivre (il a été soldat). Il renonce à ce qui l'a fait se battre, à ce qui l'a fait vivre, tuer, craindre et « sexeposer »¹⁵. Le drapeau, dans son esprit, dans une quatrième dimension, devient alors le « membre de l'archiancêtre ». Il se charge d'une valeur nouvelle, abominable. Il exprime la nostalgie d'un monde apparemment sans possibilité de conflit, asexué, neutre, un paradis. Un désir de régression. En faisant éclater ce signe, en disloquant les différents sémantèmes d'un tout, en éliminant dans le signe la relation métaphorique, en supprimant ce processus de liage qui se construit dans le discours, – le discours qui apprend à passer de l'ordre concret à l'ordre de la représentation symbolique –, Brisset exprime sa susceptibilité, sa mise en doute

15. *Les Prophéties accomplies...*, p. 977.

phobique de ce qui est. Un drapeau n'est plus tout à fait un drapeau. Une grenouille n'est plus tout à fait une grenouille. Une langue a un double fonds. Par delà la réalité apparente transparait la signification qui fait surprise. On n'est plus sûr de rien en ce bas-monde. Ce qui est, ce dont on était sûr, ne se présente jamais que comme apparence sociale, négative, parce qu'elle fourvoie et impose des conclusions pour Brisset diaboliques. La valeur idéologique, sociale s'en trouve ébranlée. Le processus de la surprise consiste à dévoiler combien la réalité peut se présenter comme le contraire même de ce qui se donne comme définitivement fixé par l'apparence sociale. A la manière des « créations contre-moulées » de Charles Fourier qui, dans le monde futur, fait apparaître des animaux dont les laideurs et les nuisances actuelles seraient changées en leurs contraires, la valeur du drapeau est neutralisée. Il y aurait des « anti-baleines », des « anti-requins », des « anti-lions », des « anti-hippopotames », des « anti-crocodiles », des « anti-phoques »¹⁶. Si la forme des « contre-moules » aiguille le spectateur vers une interprétation sociale de la réalité, en fait, à l'examen, une autre valeur échoit. Cette façon d'utiliser les mots et les choses, de façonner tout contre pour contre-façonner par inframince et « coïntelligence des contraires » n'est pas très éloignée non plus de l'affaire du « sens opposé des mots primitifs ». « Que vous soyez anti ou pour, c'est les deux côtés d'une même chose »¹⁷. Les grenouilles, les mots, les drapeaux, tout ce qui entoure Brisset, tout ce qui était auparavant sans sexe apparent, sans sexe apparemment, est à soupçonner puisque, ô surprise, il s'en découvre partout. Ce qui se donnait comme l'apparence du vrai ratait donc cette signification, cette relation imaginaire, cette relation sexuelle pourtant généralisée. Ce qui s'offrait dans l'évidence sociale n'était que leurre admis par le candide. Sur cette chausse-trappe des mots tombait le niais, le niais qu'un discours d'arracheur de dents, de sergent-recruteur ou de père abusait. Enfin, grâce à Dieu et avec l'aide de « La grande Loi de la Parole » pour bouée, Brisset fait surface. Il *sait* lire : il va au-delà du sens, des signes qui font la réalité sociale.

Vécu de fait comme ce qui s'impose, comme une généralité, comme un héritage, le sens est senti comme toujours captieux, trompeur,

16. Charles Fourier, [1822], *Théorie de l'unité universelle II*, § Esquisse de la note E sur la cosmogonie appliquée sur les créations scissionnaires et contre-moulées, Dijon : Les Presses du Réel, 2001, vol. 2, p. 196-197.

17. Marcel Duchamp, Interview par Richard Hamilton for the British Broadcasting Corporation, September 27, 1961, cité dans l'Introduction d'Anne d'Harmoncourt, [1973], *Marcel Duchamp*, Prestel : The Museum of Modern Art and Philadelphia Museum of Art, 1989, p. 38 : « Whether you are "anti" or "for" it's the two sides of the same thing ».

réducteur. L'automatisme de cette relation lui paraît inquiétant et suspect. Dans cette conception, le mot cristallise la réalité dans une idéologie dominante, sociale, à laquelle il s'agit de ne pas forcément se fier. De façon obsessionnelle, cette dénonciation invite au soupçon : le mot n'est jamais qu'un point de vue qui a réussi socialement, dont on a pris acte pour ses valeurs-titres, un point de vue général, – une projection sociale –, sur la réalité. Le mot conditionne le discours. Il est certes d'un usage facile, donc séduisant, il est pratique de s'y soumettre et tous l'adoptent aveuglément mais son caractère réducteur en découle. Aussi le mot est-il dans cette conception-là châtement : comme une fatalité, il paraît difficile voire impossible de lui échapper et l'on peut s'y sentir enfermé et abusé. L'emploi discursif d'un mot inviterait à nuancer le propos. Ce qui est en cause est donc une relation globale au mot et à une représentation de la langue ici dans son incapacité à décrire la réalité de chacun. La camisole phonétique et graphique étroitement serrée avec les liens du sens paraît ne pas laisser de liberté de mouvement au sujet. Est-il si violemment ligoté ? La langue, le discours scolaire grammatical sont vécus comme des limitations, des abus, des châtements, discours trompeurs, castrations qui s'infligent. Il faut donc savoir dépasser, ce qu'autorise l'épreuve du discours, la mise en syntaxe, la grande Loi. Ne pas hésiter devant le néologisme, le jeu des allitérations et des assonances, des paronymies. Pour Brisset, la langue ne laisse littéralement pas de place au sexe, ni aux esprits, ni aux grenouilles, ni aux histoires archaïques... C'est une fois l'esprit déverrouillé par la clef divine qu'il peut entreprendre le *Dictionnaire analytique complet* et décrire les réseaux qu'entretiennent entre eux les mots... à l'infini. L'autre pan est révélé par le passage de la langue, vécue comme une limitation, à la « lalangue », même si une autre sorte de châtement menace : la folie. Être prophète, c'est être sacrifié à temps plein (*ça occupe*). C'est jouir par équivalence des découvertes que l'on fait, puisque, dans l'esprit, les mots sont sexes et qu'ils fornicent entre eux. Les sensations sont spirituelles, provoquées par le *witz*. La jouissance non-phallique l'emporte au détriment de l'autre.

Églises, armée, école, ornements, uniformes, confréries de tous ordres, tous les symboles d'un ordre établi dans lesquels on est entraîné à voir des idéaux ne sont pour Brisset que la trace de l'abomination. Par delà le sens obligé, établi, reconnu, il pointe la vanité de toutes ces valeurs qui déprécient la vie. Comme il n'entend plus le signifiant de la même oreille, il ne voit pas du même œil les symboles. Il les dé-value pour ramener à une fonctionnalité dépouillée de toute symbolisation l'objet considéré : une croix est une bûche, un drapeau un chiffon. Par sa

fonctionnalité, même une chose banale est affectée de vanité. Dans ce qui s'offre en symbole, Brisset ne décèle qu'une tendance exhibitionniste : la vanité de sexe-poser, métaphoriquement, à l'admiration des plus crédules. C'est là pour lui une perversion. Ce qui est porté comme vêtements de fonction, insignes, marque le pervers, le « père vert », une façon phallogocentrique d'être, propre à l'homme animal. Le fait de s'exhiber est une luxure coupable. S'habiller de certains habits distinctifs, s'affubler de n'importe quelle parure expose. Faire des manières, revêtir le vêtement qui à l'évidence indique une fonction symbolique dévoile au grand jour l'homme dans sa plus grande nudité, celle de son âme, celle de son désir de puissance, exhibe sa prétention¹⁸. Cette fonction violemment désacralisante ou iconoclaste du discours brissettien annihile ce qui fait autorité, égare les points de repère, annule les valeurs de l'attirail moral, l'arsenal des grandeurs et servitudes sociales : elle libère. Elle déjoue l'action des inhibitions. Exposer des symboles à la vue d'autrui, c'est montrer sa nudité, son sexe, acte plus terrible que la nudité d'Adam ou de Noé. Le vêtement à prétention, ainsi défini, est pour Brisset contre-nature, « honteux », « abominable ». Ce qui est paraître (« parêtre » ?), ce qui se donne à voir dans l'évidence exhibe le mensonge parce qu'il n'est pouvoir qu'institué par l'habit qui porte à faire croire, leurre. Celui qui introduit de la hiérarchie commet un acte coupable : il expose son sexe au regard de l'autre et il s'expose donc à être jugé, condamné, châtié pour ce crime. En conséquence, le sentiment de vénération religieuse portée aux pratiques sociales, à tout habitus doit être dépassé. Tout signifié, comme effet de signifiant, est soupçonné. Il s'agit de ne pas accepter ce qui s'impose, de ne pas céder à la béatitude générale, à « l'abbé-attitude », « la bée-attitude », vécue comme une superstition par Brisset, « attitude diabolique dont il n'est pas question dans l'Évangile », de n'être intimidé par aucun pouvoir, crainte et tremblement devant les effets du signifiant.

Les mots doivent être dissociés de la Morale, ce qu'ont remarqué et ce que lui ont bien sûr reproché avec véhémence ses contemporains (l'épisode avec l'un de ses collègues, M. Mansas, est de ce point de vue significatif)¹⁹. Il n'est en fait pas de mots jugés grossiers ou vraiment indécents : les mots ne sont que des mots et ils ne font que remplir leur fonction dans un système donné ; ils fixent une valeur parmi d'autres. Il s'agit de délivrer les esprits de toute inhibition. C'est pourquoi Brisset dit de *La Science de Dieu* que « cet ouvrage, réservé aux purs et aux élus, est,

18. Sigmund Freud, [1916-1917], *Introduction à la Psychanalyse*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, p. 138.

19. Décimo, 2001, *Jean-Pierre Brisset, Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, p. 115-146.

en même temps, un objet d'études un peu abstraites, sommaires et difficiles pour les intelligences ordinaires. Les esprits stupides n'y voient même que l'ordure, comme le porc ne cherche que l'infection au milieu des fleurs »²⁰.

Emploi du calembour et du mot grossier lui permettent finalement de trier parmi les lecteurs ceux que n'arrêtent ni la transgression de certaines conventions ni certaines dissociations (au contraire). Ceux en effet pour lesquels la norme et la bienséance importent ne déplaceront pas les limites de leurs investigations. Ils s'en tiendront aux jugements de trivialité et d'incongruité. L'insolent qui dit « merdre » (Ubu) ou qui dit « merde » (Georges Fourest), ils le condamneront comme si le mot même n'eût jamais dû exister. Cette stérilisation limitera leur réel à celui convenu d'une vision idéologique et fantasmée dont on aurait effacé les aspects « déshonnêtes ». Échapperait l'idée qu'un gros mot n'est gros que parce qu'il assume cette fonction sociale de dénoter la grossièreté. Échapperait combien la forme appelle non une forme mais tout un système latent grâce auquel on obtient les oppositions nécessaires à la constitution du signe, combien cette signification est portée par des différences entre des formes²¹. La langue est enjeu de pouvoir pour ceux qui veulent y exercer leur vision aseptisée. Qui est scandalisé par les valeurs d'insolence, d'indécence, d'incongruité et de trivialité définit le lecteur « qui ne comprend pas ». C'est pourquoi les livres de Brisset sont « réservés aux purs et aux élus »²². Il faut un dépassement. Il faut s'affranchir. Il n'y a pas table rase mais parcours à effectuer, jeu de piste parmi les signifiants, praxémie : rien n'est figé. Brisset se situe donc d'un point de vue supérieur de l'esprit. Cette volonté de dépassement dit le besoin de détachement, l'impératif de n'être pas enfermé, de laisser en arrière le plan fixe d'une situation sociale contraignante, oppressante et mortifère pour échapper vers ce qui laisse respirer, d'aller de la Mort vers la Vie. Ainsi prophétiquement manipulés, comme pour échapper à « la glaciation sociale »²³, les signifiants ont un regain de vie sémiologique. De la *science* même (celle avec un petit « s »), il faut se défier. Son positivisme castrateur fait piètre figure au regard de la *Science*, celle de Dieu avec sa grande *Scie*.

Le rapport à la langue invite à méditer toujours sur cette place accordée à l'individu dans la société. Brisset, certes républicain, n'est pas

20. *La Science de Dieu ou la création de l'homme*, p. 700.

21. Ferdinand de Saussure, [1916], *Cours de Linguistique générale*, Paris : Payot, 1982, p. 179.

22. *Le Mystère de Dieu est accompli*, p. 501.

23. R. de Gourmont, [1899], *La Culture des Idées*, « La dissociation des idées », Paris : Mercure de France, 1926, p. 89.

éloigné de cette mystique de l'individu qui agite la fin du XIX^e siècle littéraire (Gourmont, Schwob, Jarry, Mallarmé, David Thoreau, Paul Challemeil-Lacour, Gabriel Tarde, Maurice Barrès, Georges Palante...) ni des préoccupations anarchisantes de son temps (et notamment de Stirner)²⁴. Jean Schuster ne manque pas de relever « le parcours de la révolte » de Brisset qui le rapproche de Charles Fourier, « ne serait-ce qu'eu égard à *la démesure* du projet et à son élaboration solitaire, *en écart absolu* avec toutes les normes et les méthodes de pensée en usage »²⁵. Et de citer trois extraits de Brisset à l'appui de cette affirmation :

Les peuples détruiront ceux qui les ont armés les uns contre les autres et les nations seront brisées comme les vases d'un potier. L'esprit de nationalité disparaîtra comme est disparu l'esprit provincial.²⁶

Les lois ne doivent avoir d'autre but que d'assurer à tout homme la plus grande liberté individuelle et chacun doit faire ce qui lui semble bon.²⁷

Or, quand les armées auront été détruites, que la guerre aura été bannie et jetée dans l'étang de soufre et de feu, quand les clergés ne ruineront plus les peuples ni ne les angoïsseront plus avec la crainte de la mort et la peur de l'enfer, il y aura une abondance de biens, de paix, de tranquillité, de bonne volonté les uns envers les autres qui constituera et donnera au corps humain toute la mesure de satisfaction qui lui est bonne et utile²⁸.

Brisset ne détruit cependant ni les contraintes pragmatiques, ni lexicologiques, ni la syntaxe, ni les règles morphologiques, ni la phonétique de la langue française. Il en conserve scrupuleusement les usages. Jusqu'en 1883, Brisset s'ingénie à vouloir maîtriser scolairement la langue, il écrit des grammaires normatives (même si parfois *ça* lui échappe). Il tache de maîtriser les usages par la répétition de tournures syntaxiques ou de mots. La planchette calligraphique pour l'apprentissage de l'écriture et du dessin pour laquelle il dépose un brevet confère la maîtrise du geste²⁹. Pour apprendre la brasse, Brisset conçoit un art de nager et, pour aider les débuts dans l'eau, il invente la bouée ou ceinture aérifère de natation à double réservoir compensateur (à l'usage des deux sexes)³⁰. Tous ces exercices ont pour mission de permettre à celui qui ne

24. Marc Décimo, *Le Duchamp facile*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », 2004.

25. J. Schuster, « Parcours de Jean-Pierre Brisset », *La Quinzaine littéraire*, n°111, 1^{er} février 1971, p.10-11. Dans « Le parcours du langage », il reprend essentiellement Breton et Foucault. Dans « Le parcours sexuel », il montre qu'il se trouve « une explication du port des décorations que n'aurait certainement pas contredite Freud ».

26. *La Science de Dieu...*, p. 854.

27. *Ibidem*, p. 854.

28. *Les Prophéties accomplies...*, p. 1103.

29. La planchette calligraphique..., p. 293-299.

30. Jean-Pierre Brisset, *Œuvres natatoires*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu poche », 2002.

sait pas, à celui qui est néophyte et désarmé, de vaincre l'élément hostile. Dans n'importe quelle situation il faut que l'individu s'en sorte la tête haute, fasse surface, s'en tire le mieux possible à moindre frais. Quitte à s'aider ou se faire aider. Le discours de l'utopie est avant tout un programme et un mode d'emploi pour que surnage l'individu. Exercices linguistiques et natatoires ne sont vivement conseillés que pour atteindre à la plénitude de l'être, l'état de celui-qui-sait et de celui-qui-sait-faire pour *être* au mieux.

Même si la mort (Brisset meurt en 1919 à l'âge de 82 ans) lui évite la déception de voir son idéal inaccompli (en 1945, il aurait eu 108 ans), la première marche vers l'idéal d'utopie est gravie : Brisset a passé le bon mot aux générations futures.

BIBLIOGRAPHIE

- Brisset Jean-Pierre, *Œuvres complètes*, édition, présentation et annotations par M. Décimo, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », 2001, 1318 p.
- Brisset Jean-Pierre, *Œuvres natatoires*, préface « La natation mène à tout » par M. Décimo, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu poche », 2002, 96 p.
- Decimo Marc, *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », 2001, 800 p.
- Decimo Marc, « Marcel Duchamp et Jean-Pierre Brisset, deux artistes en leur genre », *Étant donné Marcel Duchamp*, n°4, second semestre 2002, p. 32-51.
- Decimo Marc, *Le Duchamp facile*, Dijon : Les Presses du réel, « L'écart absolu poche », 2004.
- Fourier Charles, [1822], *Théorie de l'unité universelle II*, § Esquisse de la note E sur la cosmogonie appliquée sur les créations scissionnaires et contre-moulées, Dijon : Les Presses du réel, 2001, vol. 2.
- Freud Sigmund, [1916-1917], *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1962.
- Gourmont Rémy de, [1899], *La culture des idées*, Paris : Mercure de France, 1926, 310 p.
- Harmoncourt Anne d' et McShine Kynaston, [1973], *Marcel Duchamp*, Prestel : The Museum of Modern Art and Philadelphia Museum of Art, 1989, 346 p.
- Jarry Alfred, 1911, *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, Livre II, Éléments de Pataphysique, VIII Définition, Cymbalum Pataphysicum, 1985, 372 p.
- Queneau Raymond, [avril 1956], « La Théologie génétique de Jean-Pierre Brisset », *Bizarre* n°IV, repris dans Marc Décimo, 2001 : *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, Dijon : Les Presses du Réel, « L'écart absolu », p. 579-587.
- Saussure Ferdinand de, [1916], *Cours de Linguistique générale*, Paris : Payot, 1982, 510 p.
- Schuster Jean, « Parcours de Jean-Pierre Brisset », 1^{er} février 1971, *La Quinzaine littéraire*, n°111, p. 10-11.